

qu'elle immobilise dans un enseignement uniforme que cent maîtres répètent comme des perroquets ; en Allemagne, le mouvement spontané et libre donne à la science religieuse un caractère progressif qui la met au niveau de la culture du temps ; et je suis très frappé ici de la considération qu'obtiennent, dans le monde lettré, les travaux, les ouvrages de science religieuse, qui, en France, n'ont pas le moindre crédit. Du reste, ils n'existent pas en France. La religion ne s'affirme que par son caractère politique ou cultuel : et sur ce terrain, elle ne fait que s'attirer de nouveaux échecs. Ici, elle s'affirme sur le terrain scientifique, historique, philosophique, littéraire, avec un incalculable éclat ; et elle jouit, je vous l'assure, d'une très haute considération.

Mon voyage est évidemment plein d'utilité pour moi, et je rentrerai dans la patrie avec une gerbe bien pleine.

Je reçois votre petit mot d'inquiétude, cher ami, vous voyez que j'ai hâte d'y répondre ; vous avez mon dernier mot de Leipzig.

Ecrivez-moi dorénavant à Berlin, poste restante. J'y serai le 18 mai. Je pars pour Halle, où je vais examiner, pendant deux jours, l'Université dans laquelle enseigna le professeur Hæckel, le célèbre disciple de Darwin.

Combien je regrette mon ami, de n'être pas près de vous et de votre chère femme, à l'époque de la première communion de Jeanne ! J'eusse aimé à vous voir, en ce jour, donnant à votre fille l'exemple d'une foi qui est la meilleure part de notre grande vie humaine. Je me réserve pour la première communion de la petite Marie.

Adieu, je suis avec vous et avec les vôtres dans un sentiment de profonde amitié, et il me semble que ces feuilles, écrites dans la cave de Goethe, ont été inspirées, non par l'Esprit noir qui inspirait Méphistophélès, mais par les Esprits qui ont sauvé Marguerite et Faust.

Adieu, je vous embrasse.

— o —

